

## LE CHAMP D'ASILE AU TEXAS

AU LENDEMAIN de Waterloo, Napoléon, qui considérait sa "vie politique" comme terminée, eut l'intention de se réfugier aux Etats Unis. Il comptait y vivre en simple particulier sous le nom de Colonel Muiron, nom d'un officier qui lui avait sauvé la vie, en lui faisant un rampart de son corps, au combat de Lodi.

Au début de juillet il se dirigea donc vers le port de Rochefort où deux frégates *la Saale* et *la Méduse* l'attendaient.

Les ordres secrets donnés par l'Amiral Decrès, ministre de la marine, étaient les suivants:

Les deux frégates sont destinées à transporter aux Etats Unis d'Amérique celui qui naguère était notre Empereur.

Il s'embarquera sur *la Saale* avec telles personnes de sa suite qu'il désignera.

Si avant le départ ou pendant la traversée, *la Méduse* était reconnue comme meilleure marcheuse, Napoléon monterait à son bord et les capitaines Philibert et Ponée échangeaient leurs commandements.

Napoléon voyage incognito et il fera connaître lui même le titre et le nom sous lequel il veut être désigné.

... A bord, les plus grands honneurs lui seront rendus, à moins qu'il ne s'y refuse. ...

Les frégates se porteront le plus rapidement possible aux Etats Unis d'Amérique et elles débarqueront Napoléon et sa suite soit à Philadelphie, soit à Boston, soit dans tel autre port des Etats Unis qu'il serait plus facile d'atteindre.

Si l'on est obligé de combattre des forces supérieures, la frégate sur laquelle ne sera pas embarqué Napoléon se sacrifiera pour donner à celle sur laquelle il se trouvera le temps d'échapper!

Napoléon s'embarqua sur *la Saale*, s'y installa puis réfléchit, hésita, attendit, espérant sans doute quelque revirement à Paris. Divers projets d'évasion lui furent présentés. Finalement, lassé d'aventures, découragé et surtout physiquement

épuisé il changea d'avis. Se rappelant, comme il le déclara dans la suite, une conversation de Lord Castlereagh avec Caulaincourt, avant son départ pour l'île d'Elbe, il fit appel, conformément à la suggestion de Castlereagh, à l'hospitalité, à la générosité de l'Angleterre et demanda à venir "comme Thémistocle s'asseoir au foyer du peuple britannique."

Le 15 juillet 1815 il s'embarqua donc sur le Bellérophon, arriva le 24 juillet en vue de Plymouth où on ne lui permit même pas de débarquer. Il fut transféré sur le Northumberland et envoyé à Sainte Hélène.

Parmi les officiers qui l'avaient accompagné, deux, les généraux Lallemand et Savary, furent prévenus à la dernière minute, qu'ils n'étaient pas autorisés à partager l'exil de l'Empereur. Le général Charles Lallemand qui allait être le fondateur d'une colonie à un moment célèbre sous le nom de CHAMP D'ASILE avait eu une carrière militaire très brillante. Engagé dès 1792, il avait vaillamment combattu sous Dumouriez, puis en Egypte, au Portugal, en Espagne, en Prusse et en Pologne. Maintenu dans l'armée en 1814 par les Bourbons qui lui confièrent même un commandement important, il ne put s'empêcher de conspirer et au retour de son Empereur, en mars 1815, rien ne put le retenir. Napoléon avoua lui même, dans la suite:

Lallemand, au moment du plus grand danger, se déclara nettement pour moi et il tenta un soulèvement de troupes de la plus grande importance. . . .

Lallemand [ajoutait-il] a beaucoup de décision, il est capable de faire des combinaisons et il y a peu d'hommes plus qualifiés que lui pour conduire une entreprise hasardeuse. Il a le feu sacré.

LE CHAMP D'ASILE allait être une "entreprise hasardeuse" du général Lallemand qui, interné à Malte, puis soudain libéré en 1816, ne rentra pas en France où il eût immédiatement été condamné à mort et exécuté. Il se dirigea donc vers

l'Orient où on le retrouve à Smyrne, à Constantinople, où son zèle toujours ardent pour Napoléon lui souleva des difficultés, puis en Perse où il offrit de réorganiser l'armée du Shah. Finalement, en mars 1817, il débarqua aux Etats Unis où se trouvaient son propre frère et de nombreux réfugiés bonapartistes, parmi lesquels Joseph Bonaparte, maintenant installé à Bordentown, dans le New Jersey, où il vivait paisiblement sous le nom de Comte de Survilliers.

L'arrivée du Général Lallemand aux Etats Unis fut signalée dans la presse et très favorablement commentée. On lui offrit même dans la suite le poste de commandant en chef de l'artillerie américaine, qu'il déclina du reste pour ne pas abandonner sa nationalité française. Il y avait alors dans les vingt cinq mille réfugiés français plus ou moins provisoirement installés, les uns à la Nouvelle Orléans, les autres à Boston, d'autres à New York, ou à Baltimore mais surtout à Philadelphie, grand centre de l'émigration bonapartiste en Amérique.

Parmi ces réfugiés se trouvaient des généraux bien connus: Grouchy, Lefebvre-Desnouettes, Vandame, Rigau "le martyr de la gloire." La plupart des exilés moins connus vivaient tant bien que mal et plutôt mal que bien, une fois leurs menues ressources épuisées. Ils lisaient leur journal, l'*Abeille*, de Philadelphie, donnaient des leçons, faisaient de menus métiers, fréquentaient des tavernes qui leurs servaient de cafés et où ils devisaient, discutaient, clamant ouvertement leur attachement pour Napoléon, leur mépris des Bourbons et leur regret du passé.

Ces réfugiés étaient étroitement surveillés, moins par la police américaine, très tolérante à leur égard, que par les agents d'un diplomate de l'Ancien Régime, le baron Hyde de Neuville qui était alors ministre plénipotentiaire de France à Washington. Le baron de Neuville passait une partie de

son temps à protester auprès du gouvernement américain contre sa trop grande indulgence à l'égard de ces réfugiés, l'autre à faire au gouvernement français des rapports dans lesquels il expliquait sa politique qui consistait

“Tout en restant inflexible sur les principes,” à essayer “de ramener les émigrés sur la voie du repentir et de l'espoir en la miséricorde royale.”

C'est ainsi que, toujours alarmé, il écrivait en mars 1817, à la veille de la fondation du Champ d'Asile:

Quelques réfugiés semblent devoir suivre cette route, mais le plus grand nombre se laisse encore entraîner par cet esprit de perversité et de démence qui, d'un pôle à l'autre semble menacer la nation et les souverains.

De Paris, le duc de Richelieu, plus calme, plus avisé, essayait de modérer le zèle du baron de Neuville tout en lui signalant une éventualité redoutée.

Si quelqu'homme influent formait autour de lui un noyau de réfugiés, commençait avec eux un établissement considérable et liait ses vues et ses projets à ceux des colonies insurgées (bien entendu il s'agissait des colonies espagnoles) il est prudent et convenable de ne point paraître avoir prêté quelque'appui à cet établissement. La présence de Joseph aux États Unis doit augmenter votre circonspection sur ce sujet. Peut-être n'oublie-t-il pas sa fortune passée.

Joseph Bonaparte en effet avait été roi d'Espagne et il n'était que trop apparent que l'empire espagnol s'écroulait en Amérique et pouvait, en certains endroits, sembler une proie facile à des gens résolus et audacieux.

Le 29 avril 1817 le baron de Neuville écrivait:

L'esprit révolutionnaire se propage de plus en plus dans l'Amérique du Sud

et il rappelait à juste titre les mots du ministre Vergennes au cours de la guerre des États Unis pour leur indépendance.

Je vois les suites de cette indépendance à laquelle aspireront toutes les colonies d'Amérique. . . . Toutes les nations qui

ont des possessions en Amérique doivent considérer qu'elles les perdront dans un temps plus au moins long. Ce n'est pas une colonie qu'on émancipe c'est un empire qu'on fonde.

Le 21 mai, il ajoutait:

Il paraît que deux individus de la suite de Bonaparte viennent d'arriver de Sainte Hélène par la voie d'Angleterre. On ajoute qu'ils ont eu des conférences avec de zélés partisans de Bonaparte et que depuis, tous ces derniers ont beaucoup d'espoir.

La même note reparaît dans un rapport du 17 juin, confirmant le précédent:

L'arrivée des deux émissaires de Sainte Hélène dont je parlais à votre Excellence, dans ma dernière dépêche, est certaine. Depuis, des bruits ridicules continuent à circuler. On va jusqu'à annoncer l'évasion de Bonaparte. Ce qui me paraît probable c'est que les individus en question ont une mission tendant à ce but, et qu'ils sont envoyés pour se concerter avec Joseph et les chefs du parti.

Plus alarmée et plus justifiée était une dépêche du 20 juillet 1817 dans laquelle le Baron de Neuville écrivait:

Depuis plusieurs semaines, les chefs semblent rester derrière la toile.

En effet, Joseph Bonaparte qui s'opposait à la fondation du Champ d'Asile au Texas, se tenait en dehors de toutes les démarches de ses organisateurs.

Puis, avec beaucoup plus de perspicacité qu'il n'en montrait généralement, le Baron de Neuville ajoutait:

Mais d'autres personnages, peut-être plus chefs que les premiers, par leur énergie audacieuse et même leurs talents, vont, viennent, à New York, à Philadelphia ou Baltimore, recrutant, semant l'argent, préparant deux expéditions secrètes dont l'une a déjà à bord des munitions et 12 pièces de canon. Sont-elles pour les colonies espagnoles? Dieu le veuille.

Le 4 août 1817, le baron de Neuville, obsédé par la possibilité d'une évasion de Napoléon, signalait le départ d'un bateau armé, avec 185 hommes d'équipage et il ajoutait:

Il faut encore moins se dissimuler qu'une expédition pour Sainte Hélène trouverait dans tous les ports de l'Union des auxiliaires intrépides, des armes, de l'argent, en un mot tout ce que le zèle le plus dévoué peut offrir, sans qu'il fût au pouvoir du gouvernement américain d'y mettre sérieusement obstacle.

Les nouveaux venus en Amérique étaient Rousseau et Archambaud, deux membres de la suite de Napoléon, mesquinement réduite par les Alliés. Ils arrivaient porteurs d'un message pour Joseph Bonaparte, et de nouvelles alarmantes au sujet de la santé de l'Empereur en captivité. A ces deux visiteurs se joignirent des bonapartistes célèbres dont le général Charles Lallemand et le Conventionnel bien connu Lakanal, homme intelligent, remuant, aux grandes visées et qui mit sur pied la vaste projet connu sous le nom de *Confédération Napoléonienne*. Il ne s'agissait de rien moins que de rassembler 900 vétérans des armées de Napoléon, de les envoyer en émissaires et agents recruteurs dans des postes indiqués près de la frontière mexicaine, d'y enrôler d'autres volontaires, de les entraîner et de partir au bout d'un an à la conquête du royaume du Mexique, dont le trône serait offert, en attendant le retour de l'Autre, à Joseph Bonaparte.

L'ambitieux projet, tout rédigé, fut éventé par un, peu fidèle, messager qui au lieu de le remettre à Joseph Bonaparte, comme il le devait, alla le porter au baron de Neuville. On peut imaginer l'émotion de ce dernier qui saisit promptement de l'affaire le gouvernement des Etats Unis. Celui ci fit preuve de sa mansuétude habituelle et, en dépit des protestations et objurgations du baron, il refusa de bouger sous le prétexte que le projet n'avait pas été suivi d'un commencement d'exécution.—Dans cette attitude il faut semble-t-il voir le peu d'affinité d'un gouvernement démocratique pour un régime considéré comme très réactionnaire, une sympathie réelle pour ces vétérans exilés, et enfin un manque

absolu d'alarmes à l'idée que ces vétérans français songeaient à se lancer à la conquête du Mexique.

Le projet de Confédération Napoléonienne, trahi et dénoncé, ne pouvait avoir de suite. Le général Lallemant n'était cependant pas homme à rester longtemps dans l'inactivité. Son arrivée correspondait à un moment où refluait à Philadelphie des vétérans de la Colonie de Tombigbee dans l'Alabama, où le gouvernement américain, par un geste très généreux, avait concédé de vastes terrains à ces survivants de la Grande Armée. Les terrains en question, mal délimités étaient des terres vierges, parfois marécageuses, d'accès difficile et entièrement à défricher.

Comme ces vétérans n'avaient ni les fonds, ni l'outillage voulu et que de toute façon il est plus facile à des soldats de manier le sabre que le charrue, bon nombre avaient vendu leurs lots de terrains à ces spéculateurs qui si souvent ont été la plaie de l'Amérique et surtout des colons à peine installés. Le général Lallemant, en chef véritable, sut profiter de l'occasion. A ses yeux il ne s'agissait pas d'une entreprise à réaliser dans un an, mais bien sur le champ. Il fallait grouper les vétérans dispersés, les occuper, les nourrir, les entraîner militairement, et les tenir tout prêts pour le jour où l'Empereur étant parvenu à s'échapper, on pourrait se lancer dans une aventure au fond de laquelle on retrouve toujours des imaginations exaltées et le souvenir de la conquête héroïque du Mexique par Fernand Cortez. Là où Cortez, secondé d'une poignée d'Espagnols, avait réussi, Napoléon avec une légion d'hommes résolus et bien entraînés ne pouvait échouer. La décision du général Lallemant étant prise, il se mit en demeure de l'exécuter et, pour le faire en toute liberté, il résolut d'aller installer les vétérans qu'il groupait dans une région du Texas qui lui avait été signalée par un habitant de Boston. Ce dernier, dont la con-

versation avec le général Lallemand a été rapportée en grands détails, avait donné du lieu qu'il recommandait, les rives de la rivière Trinité, un tableau plutôt idéalisé. D'après lui, c'était un pays "joignant l'utile à l'agréable," avec un climat très doux, des terres fertiles, une riche végétation, des sites enchanteurs, une région à la fois boisée et heureusement entrecoupée de fleuves et de rivières.

Ayant trouvé les hommes et l'emplacement voulu, il ne restait qu'à achever rapidement les préparatifs de l'expédition et à se transporter sur les rives de la Trinité; ce qui fut fait. Le 17 décembre un bateau américain la *Huntress* (ou *Chasseresse*) partait de Philadelphie pour une destination secrète, connue seulement de deux ou trois chefs. Ce premier convoi, dont la direction avait été confiée au général Rigau, comprenait 15 colonels, 15 officiers d'état major, 3 commandants, 7 chirurgiens et autres officiers et enfin une centaine d'hommes très "serrés," dit l'un d'eux, sur le bateau où la nourriture était "affreuse." Partie par un froid extrêmement vif, l'expédition "essuya une violente tempête" le vingt décembre, puis arriva à Charleston par une chaleur accablante. Dans le port de Charleston, les hommes durent descendre dans la cale et se dissimuler "pour ne pas éveiller les soupçons des Espagnols." Puis ce fut l'arrivée à la Nouvelle Orléans plongée elle aussi dans une vague pénible de chaleur. Ce fut seulement après le départ de la Nouvelle Orléans que les vétérans apprirent le lieu de leur destination, l'île de Galveston, où ils arrivèrent le 15 janvier 1818 et durent rester jusqu'au 24 mars. L'île de Galveston, longue, étroite, sablonneuse, servait depuis longtemps de lieu de refuge aux pirates qui infestaient le golfe du Mexique. Elle avait récemment encore servi de base à un Français, un certain Aury, premier gouverneur du Texas, d'où il avait écrit des lettres extrêmement curieuses retraçant quelques épisodes de sa carrière



de rôdeur des mers et d'aventurier. Aury joua du reste un rôle de quelque importance dans la lutte des colonies de l'Amérique du Sud pour leur indépendance. Depuis son départ, l'île était en partie tombée sous la domination d'un filibustier dont la carrière avait également été très mouvementée, un certain Jean Lafitte, dont un jeune frère était un grand admirateur de Napoléon.

Le jeune Lafitte avait écrit à son frère d'aider l'expédition française autant qu'il le pourrait. Celui-ci, qui ne redoutait nullement les aventures et le danger, avait donc fourni, non sans quelque rémunération très vraisemblablement, et pour d'autres raisons des bateaux pour la transporter. Il mit à sa disposition à Galveston, trois baraques assez vastes, des vivres et, en mars, lui donna les bateaux voulus pour traverser la baie et remonter en partie le cours de la rivière Trinité. L'impression produite par ce séjour de deux mois dans cette île au "sol sec et plat," et où il n'y a "pas une plante sauf marine" fut d'autant moins favorable que ce premier convoi eut à souffrir de "la soif, la vermine et de myriades de moustiques." L'inaction dans laquelle ils étaient maintenus pesait du reste à ces vétérans. La discipline s'en ressentit, il y eut des querelles, des rixes, des duels. Mais, dès son arrivée, le général Lallemant remit tout en ordre. L'expédition, grossie des nouveaux venus du second convoi fut prête le 21 et partit le 24 mars pour l'emplacement du camp qui devait s'installer quelque peu à l'intérieur, sur la rive droite de la Trinité et au croisement de cette rivière avec une route espagnole bien connue, "le chemin d'Atacisco."

Dès le début, la colonie rencontra des déboires. Un des bateaux fut coulé, avec perte de six hommes, les autres qui portaient les armes et les vivres, s'égarèrent dans les méandres de la baie et de la rivière. Certains des hommes qui avec le général Lallemant remontaient à pied les bords de

la rivière furent empoisonnés et ne s'en tirèrent qu'avec l'aide d'Indiens.

A peine installée la colonie prit le nom de *Champ d'Asile*. Sans remonter jusqu'aux lieux sacrés du même genre dans l'antiquité, il est probable que les chefs de l'expédition connaissaient dans cette Pennsylvanie où ils avaient résidé, un champ d'asile célèbre; l'AZYLUM, magnifique résidence qu'un ardent royaliste avait fait construire en 1793, et qu'il avait compté offrir comme champ d'asile à la malheureuse reine Marie Antoinette, qui fut d'ailleurs exécutée avant l'achèvement d'*Azylum*.

En France la fondation du Champ d'Asile fut accueillie avec un très grand enthousiasme dans les milieux libéraux et bonapartistes et d'une façon générale un peu partout sauf dans les cercles royalistes et ultra-royalistes.

Au fond de cet enthousiasme on retrouve toujours un souci de justice et un fond de fierté nationale humiliée. On était heureux d'apprendre que ces vétérans, si mesquinement et parfois si durement traités par le nouveau régime, avaient trouvé un asile où ils pourraient vivre en hommes libres et dans la dignité qui convenait à leur passé. On admirait le courage avec lequel ils acceptaient de commencer une vie totalement nouvelle dans des pays si éloignés. Chose curieuse, ce Champ d'Asile, si oublié dans la suite, a été in 1817, 1818, 1819 et les années qui ont suivi, un évènement national et un épisode très vivant de la lutte des Libéraux et Bonapartistes français contre les Bourbons. Le Champ d'Asile était le symbole d'un relèvement que les Bourbons n'avaient pu empêcher, et enfin il ouvrait, au cours d'une période peu glorieuse, des perspectives nouvelles dans de vastes régions que l'on se représentait comme des pays merveilleux et enchantés. L'imagination aidant, l'aventure fut célébrée non seulement dans la presse et les revues, mais l'art s'en mêla

et la musique aussi. Une gravure d'un peintre bien connu, Horace Vernet, représentait sous une forme à la fois académique et idyllique l'arrivée de ces nouveaux Cincinnatus, de ces vétérans de la Grande Armée au Champ d'Asile. D'autres gravures, des images diverses, de moindre mérite, reprirent avec quelques variations le même thème. Des chansons populaires ou "romances" qui devaient être chantées sur des airs connus furent composées et sans aucun doute chantées et vendues aux coins des rues à Paris et ailleurs. Le grand poète national, le poète du peuple Béranger, chantre de Napoléon, chantre des gloires passées et plus encore de la médiocrité des Bourbons (ce qui l'envoyait en prison) ne pouvait manquer à l'appel. Il écrivit lui aussi sa romance Au Champ d'Asile, qui devait être chantée "sur l'air de la Romance de Bélisaire."

#### AU CHAMP D'ASILE

Un chef de Bannis courageux  
Implorant un lointain asile  
A des sauvages ombrageux  
Disait: l'Europe nous exile.

Heureux enfants de ces forêts  
De nos maux apprenez l'histoire  
.....

Le Champ-d'Asile est enfin créé.  
Elevez-vous, cité nouvelle!  
Soyez un port assuré  
Contre la fortune infidèle!

Peut-être un jour de vos hauts faits  
Vos fils nous raconteront l'histoire.  
.....

Il serait sans grand intérêt de relever ici d'autres exemples de ce genre de poésie; ils constituent une littérature d'une sincérité incontestable assurément, mais d'une inspiration plus patriotique qu'artistique.

On y retrouve le plus souvent un mélange très curieux

d'un sentimentalisme romantique, d'un amour des grands mots, et d'une rhétorique politique qui ramène aux années de la Révolution, et en particulier de 1792 et 1793.

Beaucoup plus intelligente et plus suivie fut la Campagne que mena un écrivain très connu et d'une autre valeur, Benjamin Constant, dans sa revue *la Minerve*. La présentation, la défense du Champ d'Asile y fut beaucoup mieux documentée et plus habile. C'est en grande partie à Benjamin Constant et à la Minerve que l'on connut vraiment le Champ d'Asile contre lequel s'acharnaient avec une très grande âpreté les organes royalistes et ultra-royalistes. Avec beaucoup de calme, de tenacité la Minerve soutint leur assaut et, par un geste très courageux, elle lança même une souscription en faveur des vétérans du Champ d'Asile. Une des plus grosses banques de l'époque, Gros et Davilliers, offrit de rassembler les fonds qui pouvaient être versées dans diverses banques indiquées et de les transmettre. Il fut ainsi recueilli quatre vingt dix mille francs, c'est à dire dix huit mille dollars, somme considérable pour l'époque et surtout au moment où ces dons furent apportés.

Le Champ d'Asile fut de plus, l'objet d'un groupe d'ouvrages dont le mieux documenté et le plus connu est celui de Hartmann et Millard: *LE TEXAS* ou Notice historique sur le Champ d'Asile publié en 1819, complété par l'ouvrage également très curieux de Louis François l'Héritier. *Le Champ d'Asile*, Tableau topographique et historique du Texas, écrit, comme l'annonce l'auteur dans son *Avant Propos* pour:

Opposer des faits aux insinuations les plus perfides, aux calomnies les plus odieuses; dissiper des doutes injurieux, des préventions défavorables à des hommes dont les infortunes, lors même qu'elles seraient méritées, sont assez grandes pour désarmer toute espèce de ressentiment; faire connaître quels sont les Réfugiés du Champ-d'Asile, et

prouver qu'ils sont dignes d'inspirer aux Français de toutes les opinions ce touchant intérêt de pitié, que la méchanceté ne saurait ravir au malheur; présenter une description succincte, mais exacte, du pays où ils se sont établis; offrir le tableau des institutions de la naissante colonie. . . .

Du même genre est l'ouvrage C. D. *Le Champ d'Asile au Texas* (1819) ainsi que le livre publié beaucoup plus tard par Just Girard: *Les aventures d'un capitaine français au Texas* (1860) et dont il y eut treize éditions. Plus curieux assurément est le roman: *l'Héroïne du Texas* (1860), récit sentimental et idyllique, à la fois tendre et naïf et dans lequel on retrouve des souvenirs de Paul de Virginie et surtout la tendance très marquée de certains romanciers du XVIII<sup>e</sup> siècle à souligner trop lourdement le caractère vertueux de leurs héros et héroïnes.

L'aspect littéraire du Champ d'Asile est toutefois d'un moindre intérêt que son organisation et surtout son aspect diplomatique, ou son rôle dans un conflit prolongé et très âpre entre deux pays, l'Espagne et les Etats Unis. En dépit de la vision idyllique que, de Paris, les Français s'en faisaient, le Champ d'Asile n'était point une colonie de vétérans ayant définitivement déposé les armes pour se livrer à de paisibles travaux champêtres. Le Champ d'Asile était avant tout un établissement militaire. Ses membres étaient venus avec des armes: sabres, fusils, bayonnettes, canons et dès son arrivée la colonie fut organisée en cohortes. Avant de cultiver la terre, on se mit à construire un camp militaire avec quatre forts crénelés, munis de solides parapets, de profonds fossés, et construits sous la direction d'ingénieurs et d'officiers d'artillerie très au courant des données de la dernière guerre.

En avant des forts, et protégées par eux, on construisit dix-neuf maisons ou cabines en bois qui s'ajoutèrent à diverses autres résidences et établissements de l'intérieur du camp.

Au centre se dressait un arbre gigantesque, soigneusement conservé et sur lequel flottait le drapeau tricolore "alors," déclare un des vétérans, "sublime symbole de la liberté et . . . noble bannière qu'avaient répudiée tous les Bourbons."

Le règlement de la colonie était un règlement militaire et la discipline fut renforcée après la venue d'éléments étrangers qui affluèrent de différentes régions et portèrent l'établissement à un moment donné à six cents membres. A cause de la chaleur, les nouveaux colons travaillaient à la construction des forts de quatre à sept heures du matin et de quatre à sept heures de l'après-midi:

Les grands travaux de fortifications, de routes, de défrichement et tous autres d'intérêt général, se faisaient en commun . . . Les chefs de la colonie ne manquaient jamais de se trouver, la hâche ou la pioche en main, à la tête des travailleurs. Chacun y déployait toute son énergie, tout son savoir-faire; aussi le travail s'accomplissait-il avec autant de perfection que de célérité. Maître du reste de son temps, le colon l'employait à l'amélioration de son habitation, à la culture de son champ et de son jardin. Au jour de repos, les délassements étaient encore nobles et utiles. On reprenait le maniement des armes, on se rappelait les évolutions du champ de bataille: les glorieux anniversaires étaient célébrés, et les échos des solitudes américaines retentissaient de nos chants patriotiques

En dépit du caractère peu agricole de la colonie, ces vétérans dans l'ensemble s'attendaient à rester. Ils établirent donc une constitution et une série de règlements très humains, voulant comme l'écrivait l'un d'eux être guidés "par la raison et le bon sens." La constitution du Champ d'Asile reposait sur un souci très marqué de justice, d'égalité, de tolérance. Elle soulignait le besoin d'une grande solidarité entre les membres de la colonie.

Chaque "groupe," ou "secte" ou "communion pouvait élever l'édifice religieux qui lui convenait." La tolérance politique devait s'ajouter à la tolérance religieuse et l'hospitalité

devait jouer un rôle de premier plan dans la vie de la communauté.

Tout vétéran admis à faire partie du Champ d'Asile devait être nourri pendant un an aux frais de la colonie qui lui fournissait les instruments de travail nécessaires, mais il ne votait qu'après sa première récolte.

Les membres de la colonie maintenaient inébranlable leur résolution de rester français et rejetaient les demandes d'admission des étrangers qui n'avaient pas reçu, en servant dans l'armée française, le baptême de la fraternité.

Chaque planteur recevait vingt arpents de terre, ce qui était un maximum, et s'il était marié on lui donnait la jouissance de 5 arpents de plus par personne âgé de moins de dix-huit ans—âge de la majorité.

L'administration de la colonie était confiée à 3 directeurs élus pour 5 ans, mais responsables à un conseil de députés du peuple. L'éducation des enfants était publique et commune. Les juges étaient élus—point d'avocats—les parents et amis agissaient en tant que conciliateurs (arbitres ou pacificateurs) puis, si c'était indispensable, ils servaient, mais gratuitement, d'avocats.

Pas de tavernes, point de tripots pour jeux de hasard; la mendicité était rigoureusement interdite, par contre, le mariage était obligatoire; tout colon qui après un temps raisonnable refusait de se marier, était exclu des fonctions publiques. Lorsqu'un jeune colon annonçait qu'il allait se marier, la colonie lui construisait une maison, cultivait et ensemençait les terrains qui lui revenaient, lui donnait des vivres pour une année.

Détail à relever, les colons s'interdisaient à tout jamais l'usage et le trafic des esclaves.

Telles étaient les grandes lignes d'une constitution soigneusement étudiée et dont il serait inutile de souligner

l'esprit extrêmement libéral et les vues très humaines et, peut-on ajouter, très modernes.

Il semble bien que les vétérans du Champ d'Asile nommèrent aussi leur camp, le Camp de la Liberté, nom qui figure dans des documents espagnols. C'est du reste sur l'emplacement du Champ d'Asile que s'est élevée depuis la petite ville de Liberty ou "Liberté", dont les archives ont malheureusement été totalement détruites par un incendie, et qui jusqu'à ces derniers temps n'avait pas la moindre idée de ses origines. En fait, lorsqu'au lendemain de la guerre de 1914 à 1918 le Maréchal Foch vint au Texas, une des premières choses qu'il demanda à voir fut le Champ d'Asile dont personne n'avait alors entendu parler, et en passant par "Liberty," il traversa les lieux du Champ d'Asile sans s'en douter et probablement sans regarder.

La vie de la colonie aurait pu se poursuivre paisiblement quelque temps, car la culture qui devait en nourrir les membres était fâcheusement négligée, mais son existence fut troublée par des événements qui la dépassaient. Dès son départ de Galveston, le général Lallemand avait lancé une première proclamation, mélange assez curieux, d'un esprit tout relatif de conciliation et de menaces à peine déguisées:

*Au Roi d'Espagne:*

Une proclamation officielle ayant invité les colons de toutes classes et de tous pays à s'établir dans les provinces Hispano-Américaines, sa Majesté Très Chrétienne verra sans doute avec plaisir la formation d'une colonie dans un pays encore désert, qui n'attend que des colons industriels pour devenir une des plus belles et fertiles colonies de la terre.

Les membres de la colonie du Champ d'Asile sont d'ailleurs tout disposés à reconnaître le Gouvernement espagnol, à se comporter loyalement avec lui et à acquitter toutes les taxes qu'il se croira obligé d'imposer. En retour, les colons du Champ d'Asile demandent à être gouvernés par leurs pro-



pres lois sans obéir au Gouverneur espagnol, en se conformant à leurs anciennes habitudes militaires. . . . Quoi qu'il arrive ils sont déterminés à s'implanter au Texas et à s'y fixer envers et contre tous.

Une seconde proclamation, fut lancée par le Général Lallemand peu après l'installation au Champ d'Asile. Elle fut publiée en partie dans la presse américaine, et en entier, le 11 mai 1818, dans le journal bonapartiste l'*Abeille Américaine* de Philadelphie.

#### CHAMP D'ASILE, PROVINCE DE TEXAS

Réunis par une suite des mêmes revers qui nous ont arrachés à nos foyers et dispersés d'abord dans les diverses contrées, nous avons résolu de chercher un asile où nous puissions nous rappeler nos malheurs, pour en tirer d'utiles leçons.

Un vaste pays s'est présenté à nous; un pays abandonné par les hommes civilisés, où l'on voit seulement quelques points occupés ou parcourus par des peuplades indiennes, qui se contentent de chasser autour d'elles et laissent sans culture un terrain aussi étendu que fertile. Dans l'infortune dont nous nous honorons, loin qu'elle puisse blesser notre fierté, nous exerçons le premier droit accordé à l'homme par l'auteur de la nature, en nous établissant sur cette terre, pour la féconder par nos travaux et lui demander les produits qu'elle ne refuse jamais à la persévérance.

Nous n'attaquons personne, nous n'avons aucune intention hostile; nous demandons paix et amitié à tout ce qui nous entoure et nous serons reconnaissants de la bienveillance que l'on nous témoignera. Nous respecterons la religion, les lois, les mœurs, les usages des nations civilisées; nous respecterons l'indépendance, les habitudes, le mode de vie des nations indiennes, que nous ne gênerons ni dans leurs chasses, ni dans aucun autre point de leur existence.

Nous entretiendrons avec tous ceux à qui cela conviendra, des relations sociales et de bon voisinage, ainsi que commerce d'échange.

Notre carrière sera paisible, active et laborieuse, nous serons utiles autant que nous le pourrons, et nous rendrons le bien pour le bien.

Mais s'il était possible que notre situation ne fût pas re-

spectée et que la persécution nous poursuivît dans les déserts où avons cherché une retraite, nous le demandons à tous les hommes raisonnables; quelle défense aurait jamais été plus légitime que la nôtre? ce serait celle du plus entier dévouement; notre résolution est prise d'avance. Nous avons des armes, le soin de notre conservation a dû nous engager à nous en munir, comme l'ont toujours fait les hommes dans notre position. La terre où nous sommes posés nous verra prospérer, ou finir en gens de coeur. Ici, nous vivrons honorablement et libres, ou nous trouverons notre tombeau.

Aucune de ces proclamations n'arrivait à résoudre le problème très délicat que constituait la fondation d'un établissement français dans des territoires contestés, mais qui appartenaient encore à l'Espagne. Lorsque le gouvernement américain avait acheté la Louisiane à la France, le traité de vente avait stipulé que La Louisiane était cédée dans les limites qu'elle avait eues lorsque les Français l'occupaient. Or les Français avaient pris possession de la Louisiana à quatre reprises différentes. La première prise de possession avait été celle de Cavelier de la Salle en avril 1682, à la suite de sa descente du Mississippi; la seconde celle de 1685, où par suite d'une erreur de calcul il avait débarqué à la baie de Matagorda non loin de la frontière du Mexique. Cette Louisiane française du XVII<sup>e</sup> siècle, celle de 1682, si magnifiquement décrite par l'historien américain Parkman, comprenait tout le bassin du Mississippi, immense empire, auquel il fallait ajouter à partir de 1685 la plus grande partie du Texas. Après la mort de Cavelier de la Salle et l'extermination de la Colonie du Camp Saint Louis, l'Espagne avait occupé une grande partie du Texas et une portion de la Louisiane. Par conséquent, la Louisiane nouvelle que reprirent les Français au début du XVIII<sup>e</sup> siècle n'était déjà plus la Grande Louisiane de la Salle. En 1763 la Louisiane, cédée comme compensation par la France à l'Espagne, son alliée dans une lutte malheureuse contre l'Angleterre qui avait reçu la Floride espagnole,

fut amputée de ses territoires à l'est du Mississippi. Il y avait donc eu une série de Louisianes, dont celle que l'Espagne avait dû rendre à la France et que celle ci après en avoir pris possession en 1803 avait cédée aux Etats Unis pour la somme plus que modeste de \$12.000.000. Presqu'aussitôt une contestation s'était élevée entre les Etats Unis qui revendiquaient la Grande Louisiane presque jusqu'à la frontière du Mexique, et l'Espagne aux abois et qui à aucun prix ne voulait voir les Américains s'installer dans un territoire proche du Mexique où soufflait déjà un vent de révolution. Le conflit diplomatique dont les revendications américaines étaient l'objet fut mené très vigoureusement de part et d'autre et ne cessa qu'à la cession de la Floride en 1819. La correspondance échangée entre les deux gouvernements, particulièrement entre le Secrétaire d'Etat John Quincy Adams et de Onis le Ministre d'Espagne à Washington, indique avec quelle énergie chacun des pays maintenait ses positions.

Le Secrétaire d'Etat Adams avait fait rassembler tous les renseignements alors connus sur les explorations et établissements de Cavelier de la Salle, dont il était devenu un enthousiaste admirateur. Il avait de plus fait relever avec un soin infini la liste de tous les postes français en Louisiane et au Texas au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Tous ses arguments étaient tirés de l'oeuvre accomplie dans ces régions par les Français, dont il ne cessait de rappeler les entreprises. Rien ne pouvait donc être plus mal venu et plus inquiétant pour les Espagnols qu'un nouvel établissement français venant pour ainsi dire confirmer les déclarations et appuyer les revendications américaines. Encore une fois, comme au temps de Cavelier de la Salle, les Français venaient "d'enfoncer une épine dans le flanc de l'Espagne" et il fallait à tout prix l'en extirper. Comme en 1685 et dans les années qui suivirent, tout le lent et lourd

appareil de la colonisation espagnole se mit à l'oeuvre. Aujourd'hui, de toutes les démarches entreprises pour supprimer le Champ d'Asile, il ne reste qu'une masse de rapports, de notes, de lettres, venant soit du Ministre de Onis à Washington, soit du Vice-Roi à Mexico, soit d'un consul espagnol très actif de la Nouvelle Orléans, soit des autorités espagnoles de la Havane, soit même à l'occasion d'un simple Lafitte qui était passé au service de l'Espagne et jouait, d'une façon aujourd'hui certaine, un double jeu que ses lettres ont révélé.

Tous ces documents se trouvent dispersés dans les archives soit de Séville, soit de Mexico, soit de Saltillo et parfois même de petites villes du Texas comme Nacogdoches.

En les parcourant on peut suivre, presque semaine par semaine, l'émotion des autorités espagnoles, les ordres donnés, les longues explications soulignant les difficultés que leur exécution présentait, ou donnant les raisons pour lesquelles ils n'avaient pu être exécutés. Rien ne révèle plus nettement, on pourrait presque dire péniblement, la désintégration d'un vaste empire. En haut indignation ou affolement, ailleurs, à la Nouvelle Orléans par exemple, une atmosphère de mystère, une agitation fébrile, inefficace, une confiance mal placée en des agents comme les Lafitte (Agents 13 A et 13 B) et enfin au bas de l'échelle des troupes dépourvues de tout, trop longtemps négligées, et dont les chefs nonchalants n'étaient plus guère que des bureaucrates routiniers excellant surtout dans la rédaction de rapports détaillés. A ces conditions il faut ajouter la lenteur extrême des communications et les vastes distances qui rendaient presque inopérants les ordres de quelques chefs résolus et énergiques, comme Arredondo le vice-roi du Mexique. Finalement, après des échanges prolongés de notes et de rapports, une troupe espagnole tant bien que mal équipée

fut rassemblée et en août un de ses officiers se présenta au Champ d'Asile donnant communication d'ordres qui étaient d'attaquer et de chasser les vétérans de la colonie du Champ d'Asile. On ne peut reprocher à ces derniers d'avoir redouté la bataille. C'étaient des gens résolus, qui avaient en maintes occasions fait leurs preuves et ne redoutaient ni les risques ni le danger. La situation de la colonie avait cependant beaucoup changé. Dans les récits se rapportant au Champ d'Asile apparaît à deux reprises la conviction que l'établissement français avait été fondé avec l'approbation et les encouragements du Congrès américain qui, croyait-on, avait passé une résolution invitant les vétérans français à occuper le Texas, où ils seraient considérés comme alliés des Etats Unis.

Mais au début de juin 1818 le Gouvernement américain à la suite de vigoureuses protestations espagnoles, et ne sachant plus exactement lui-même à quoi s'en tenir sur la situation du Champ d'Asile et les intentions de ses chefs, décida d'y envoyer secrètement un enquêteur, l'ancien Sous-Secrétaire d'Etat à la guerre, George Graham.

Le Commissaire Graham devait s'enquérir sur la situation du Camp, sur le projet d'invasion du Mexique, faire part aux chefs de l'établissement "de la surprise du Président en présence de l'occupation d'un territoire américain" et les informer "qu'aucun établissement permanent ne pourrait y être fondé sous toute autre autorité que celle du Gouvernement des Etats Unis."

Une déclaration pareille changeait totalement le sort de la colonie. Ses chefs décidèrent de la ramener à Galveston où elle pourrait plus facilement recevoir des vivres et rester en contact avec l'extérieur. Le Champ d'Asile fut donc abandonné et un nouveau camp établi à Galveston. Après y avoir attendu du secours et des vivres qui n'arrivaient pas, le général Lallemant partit, en compagnie du Commissaire

Graham, pour la Nouvelle Orléans, promettant de revenir sous peu, après avoir "réglé le sort de la colonie." Peu après, un officier espagnol vint encore une fois signaler à la colonie qu'elle devait évacuer des territoires appartenant à la Couronne d'Espagne. Il lui fut répondu que "le chef était absent et qu'on ne pouvait partir sans ses ordres." L'officier s'en alla et ne reparut plus.

Fait, plus surprenant encore, le général Lallemant lui-même ne revint pas et ne donna plus signe de vie à ces anciens compagnons d'armes qu'il avait conduits au Champ d'Asile. Ces derniers attendirent, vivant de chasse, de pêche, de rations de plus en plus réduites, voyant chaque jour leurs faibles ressources s'épuiser. Leurs épreuves morales autant que physiques, jusqu'à la tragédie finale, ont été très heureusement évoquées dans les lignes suivantes de l'un d'eux :

Sans nouvelles et sans vivres la consternation s'empara des esprits. Chaque jour on se rendait sur les rochers de la côte. Les regards se portaient au loin sur la mer du Mexique. Rien que le silence accablant de la solitude, rien que le bruit des vents et le monotone clapotis des vagues. Parfois une voile pointait à l'horizon, puis elle disparaissait vers le sud. Ni les passagers, ni l'équipage ne se doutaient de l'angoisse qu'ils avaient donnée à un millier de malheureux.

Puis ce fut la catastrophe. Un soir de septembre, après une des longues journées d'attente :

Les bannis tristes et pensifs s'étaient groupés ça et là dans leur camp. Le ciel revêtit une couleur sombre et lugubre, des rafales de plus en plus violentes ébranlaient les habitations, une tempête s'annonçait. . . . Tout à coup un bruit épouvantable retentit, le vent rugit avec une indicible fureur. La mer, enlevée de son lit, s'élance avec fracas contre les retranchements du camp. Des éclairs, jetant à travers les ténèbres leur lumière rapide, éblouissante, laissent voir les flots envahissant de toute part l'enceinte habitée. Bientôt l'île entière disparaît sous quatre pieds d'une onde écumante. A peine peut-on entendre les cris de désespoir qui partent vainement de plusieurs côtés.

“Le soir d’un beau jour,” écrit un autre témoin,

une détonation terrible se fit entendre, les vents déchainés, les flots en courroux ébranlaient la terre, la pluie tombait à torrents, le ciel était embrasé, les pieux qui soutenaient notre cabane éclatèrent, se brisèrent, la toile qui la couvrait se déchira, et j’aperçus une colonne noirâtre, une trombe qui portait dans ses flancs, le ravage et la destruction, la mer pénétra de tous côtés.

La malheureuse colonie avait été la victime d’une de ces redoutables vagues de fond qui, à diverses reprises, ont dévasté l’île de Galveston. Celle de septembre 1818 dût être une des plus sévères. On se la rappela très longtemps et on y trouve même des allusions dans les descriptions de celle également désastreuse qui, en 1900, remplit les cimetières que l’on trouve aujourd’hui, en pleine ville, à Galveston:

Après une nuit épouvantable, poursuit le même témoin, le jour, que nous avions appelé tant de fois, paraît. Tout est destruction, chaos. Les flots de la mer roulent débris sur débris, en plusieurs endroits on remarque des groupes de colons enlacés les uns aux autres et n’ayant plus d’autre appui qu’un poteau chancelant. La rapidité des courants empêche qu’on puisse se porter réciproquement secours. . . . Pendant deux jours entiers, cet état d’angoisse se maintint. A la troisième journée, le vent s’apaisa, la mer rentra dans son lit, le ciel quitta sa noire enveloppe et vers le soir on put se réunir. C’était comme si on était revenu d’un autre monde. . . .

Telle fut la fin tragique du Champ d’Asile. Il ne pouvait être question de rester dans un camp complètement détruit, dans un coin d’île couvert de boue, dévasté et où les citernes étaient remplies d’eau salée. Il ne restait qu’une ressource, partir. Les malades, les blessés, les femmes et les enfants furent embarqués sur un bateau que la tempête avait rejeté dans la baie de Galveston. Les autres survivants gagnèrent non sans peine la terre ferme. Là comme l’écrivit l’un deux:

Ils poussèrent devant eux. . . . Les uns, s’enfonçant intrépidement au travers des savannes, s’éparpillèrent dans la Louisiane, d’autres allèrent demander l’hospitalité aux Sau-

vages Natchitoches, quelques uns se tournèrent du côté de Mexico. Quel sort est échu depuis aux uns et aux autres? Morts, ont-ils trouvé, dans la terre l'inviolabilité d'asile que vivants ils n'obtinrent pas sous le soleil, ou bien leurs centres ont-elles été silencieusement dispersées par l'ouragan au centre le quelque forêt. Demandez à Dieu la réponse à ces questions. Nul homme ne peut la donner.

Quarante sept des vétérans du Champ d'Asile arrivèrent à la Nouvelle Orléans, où leur premier et dernier guide le général Rigau s'installa et où il mourut. Quelques uns de ses compagnons rentrèrent éventuellement en France, d'autres se dirigèrent vers la colonie de Tombigbee dans l'Alabama. Les autres se fixèrent dans de petites villes de l'ouest de la Louisiane, et dans la région du sud où ils furent absorbés dans l'immense creuset américain.

Il est aujourd'hui une réponse que l'on peut semble-t-il donner à une autre question souvent posée. Quelles ont été les raisons de l'attitude, parfois sévèrement blâmée, du général Lallemant. Celui-ci, rentré en France, après la disparition des Bourbons, dut pouvoir l'expliquer, car il fut pleinement réhabilité et fut même nommé en 1838, et à juste titre, Gouverneur de la Corse, l'île où son maître, son Dieu sur terre, Napoléon, avait vu le jour. Un fait à relever est que les généraux Lallemant et Rigau, qui étaient et sont restés avant tout des soldats, des gens d'action, ont été aussi des gens d'un manque total de loquacité. Comme d'autre part le Commissaire américain Graham à son retour à Washington, en novembre 1818, donna un compte rendu oral de sa mission, on ne sait rien aujourd'hui de ses entrevues avec le général Lallemant. Il est toute fois quelques faits qui peut-être contribueront à jeter quelque lumière sur une situation qui jusqu'ici a semblé très obscure. Au cours des négociations très prolongées entre l'Espagne et les Etats Unis, au sujet des frontières de la Louisiane, l'Espagne avait eu l'idée de renforcer ses garnisons à peine existantes au



Texas. Dès 1805 le gouverneur de la Louisiane, Claiborne, avait protesté auprès des autorités espagnoles contre l'établissement projeté d'un camp espagnol sur les rives même de cette rivière Trinité où les Français devaient s'installer. Diverses protestations très fermes à ce sujet avaient été suivies d'une note déclarant que le gouvernement des Etats-Unis prendrait au besoin les mesures voulues pour empêcher une occupation militaire espagnole d'un territoire contesté. Ce fut un "Bostonien" qui, nous assure-t-on, suggéra au général Lallemand d'aller s'installer au Texas sur les rives de la Trinité. Qui était ce Bostonien? Habitait-il Philadelphie, ou Washington? Etait-il en relation avec des milieux gouvernementaux ou politiques où en connaissait très bien les projets espagnols? Le fait est possible.

La lettre du Secrétaire d'Etat Adams au Commissaire Graham rappelle que le gouvernement des Etats Unis était au courant du plan Lakanal d'une invasion éventuelle du Mexique, en s'appuyant sur les patriotes Mexicains qui voulaient secouer le joug de l'Espagne. Mais, alors qu'en 1817 ces plans "extravagants," "insensés" n'avaient pas semblé au Gouvernement américain "d'une maturité" pouvant faire craindre leur exécution, il n'en était plus de même en 1818. Autre fait, beaucoup plus important, cette colonie inquiétante de vétérans avait été organisée aux Etats Unis, elle était venue avec des armements américains. Aux yeux des Espagnols, elle ne pouvait se maintenir sans des encouragements ouverts ou tacites et surtout sans des secours américains. Il y avait là un problème urgent à régler et en aucune façon l'Espagne ne pouvait céder la Floride tant que les Français restaient implantés au Texas.

Le Champ d'Asile a assurément contribué à la cession de la Floride<sup>1</sup>, il ne pouvait lui survivre. D'autre part aucun établissement français n'eût pu durer au Texas en dépit de l'hostilité de l'Espagne et de l'opposition des Etats Unis.

C'est ce que dût expliquer le Commissaire Graham au général Lallemand qui, en soldat discipliné, s'inclina sans jamais protester, dans la suite, et sans jamais donner la moindre réponse aux reproches amers qui lui furent adressés.

Un autre fait, très vraisemblablement connu du général Lallemand, peut également expliquer son attitude, le refus définitif de Napoléon de s'intéresser à tout projet d'évasion. Résigné à son sort, persuadé qu'il "avait déjà trop fait parler de [lui]," il déclara en 1817 aux Généraux Bertrand et Montholon, qu'il venait de décliner un projet d'évasion que lui avait présenté un officier américain, ajoutant:

Tous ceux qu'on m'a proposés jusqu'ici sont absurdes ou dégradants. Me voyez-vous déguisé en matelot ou en travailleur chinois descendu sur la grève par une longue corde et là me cacher dans un baril de bière pour être porté à fond de cale d'un navire à destination de Baltimore. Cette histoire de bateau sous-marin que l'on construit à la Jamaïque est bonne à amuser les enfants. Et les plans du Général Lallemand sont aussi chimériques. On ne conquiert pas le Mexique avec 500 hommes.

Voilà la première confirmation d'intentions qui n'avaient jusque là figuré que dans le plan Lakanal.

D'ailleurs [poursuivait Napoléon] je sais que mon frère Joseph qui a du bon sens ne l'approuve pas. Il le laisse s'agiter parce que c'est un homme impossible à retenir, mais il ne veut prendre aucune responsabilité dans ses agissements.

Et puis que ferais-je en Amérique, vivre en petit bourgeois? J'y avais songé en 1815 dans un moment où j'étais très las.

Ces remarques de Napoléon, même si elles ne furent qu'en partie répétées au général Lallemand, durent être la source d'une très grande amertume, d'un grand découragement et éteindre momentanément ce zèle ardent, ce "feu sacré" que Napoléon admirait et qu'il dût se rappeler dans la suite, car, dans son testament, le nom du général Lallemand figurait

parmi ceux des quatre généraux à qui il légua une partie de sa fortune personnelle.

Le Champ d'Asile allait être oublié lorsqu'en 1837 un voyageur français Gaillardet, avec l'aide d'un Canadien français installé au Texas, en retrouva le site, là même où s'élevait déjà la petite bourgade de "Liberty."

Déformés par le temps et la croissance des arbres qui les portaient, on pouvait lire encore assez distinctement, sur l'écorce, les mots:

#### *HONNEUR ET PATRIE*

gravés vingt ans plutôt par les vétérans du Champ d'Asile.

Puis, encore une fois, le Champ d'Asile retombait dans le domaine de l'oubli, lorsqu'un siècle plus tard il fut redécouvert, et encore une fois par un Français. Pour le préserver définitivement de l'oubli, au printemps de 1937, l'Etat du Texas fit élever sur les lieux une stèle avec l'inscription suivante en anglais:

Aux généraux Charles Lallemand, Antoine Rigau, aux vétérans des guerres napoléoniennes, et autres colons français qui, au printemps de 1818, sont venus fonder sur les rives de la Rivière Trinité, le CHAMP D'ASILE. . . .

A cette inscription on a ajouté, en français, les mots suivants d'un de ses membres:

Nous voulons vivre libres, laborieux et paisibles

—qui expriment bien, en dehors du général Lallemand, la pensée de ces vétérans de la Grande Armée.

MARCEL MORAUD

#### NOTE

1. Ce fut seulement en décembre 1817, où les premières vétérans partirent pour le Champ d'Asile, que le ministre espagnol de Onis demanda la reprise de négociations depuis longtemps interrompues, et cela en suggérant la possibilité d'une cession de la Floride.